

n'écrivent pas assez vite pour rester dans la vérité des mœurs d'un bout du roman à l'autre : si malheureusement leur ouvrage a trois petits volumes, nombre exigé par les libraires, le premier chapitre est déjà vieilli lorsqu'elles arrivent au dernier.

Dans ces milliers de romans qui ont inondé l'Angleterre depuis un demi-siècle, deux ont gardé leur place, *Caleb William* et *Le Moine*. Dans tous les autres, beaucoup de talent et d'esprit est disséminé, comme on éparpille des dons précieux, des qualités rares, dans des feuilletons et des articles de journaux. Les ouvrages d'Anne Radcliffe font une espèce à part. Ceux de mistriss Barbauld, de miss Edgeworth, de miss Burnett, etc., ont, dit-on, beaucoup de chances de vivre.

« Il y devoit, dit Montaigne, avoir coercion des loix contre les *escrivains* ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et fainéants. On banniroit des mains de notre peuple et moy et cent autres. *L'escrivainerie* semble estre quelque symptome d'un siècle desbordé. Quand écrivismes-nous tant que depuis que nous sommes en trouble? Quand les Romains tant que lors de leur ruine? »

Je n'ai presque point parlé des femmes angloises qui ont brillé jadis ou qui brillent maintenant dans les lettres, parce que j'aurois été entraîné, en suivant mon plan, à des parallèles que je ne veux point faire. Madame de Staël domine son époque, et ses ouvrages sont restés. Quelques Françaises se distinguent aujourd'hui par un rare mérite d'écrivain : une d'entre elles a ouvert une route où elle sera peu suivie, mais par laquelle elle arrivera certainement à l'avenir. Les femmes, quand elles ont du génie, y mêlent des secrets qui font une partie du charme de leur talent et qu'on n'en peut séparer : or, personne n'a le droit d'entrer dans ces mystères de la femme et de la muse. Enfin, le talent change souvent d'objet et de nature, il faut savoir attendre pour l'admirer dans ses modes divers. Plusieurs ont été séduites et comme enlevées par leurs jeunes années : ramenées au foyer maternel par le désenchantement, elles ont ajouté à leur lyre la corde grave ou plaintive sur laquelle s'exprime la religion ou le malheur.

WALTER SCOTT. LES JUIVES.

Mais ces écoles diverses de romanciers sédentaires, de romanciers voyageurs en diligence ou en calèche, de romanciers de lac et de montagne, de romanciers de ruines et de fantômes, de romanciers de villes et de salons, sont venues se perdre dans la nouvelle école de

Walter Scott, de même que la poésie s'est précipitée sur les pas de lord Byron.

L'illustre peintre de l'Écosse me semble avoir créé un genre faux ; il a, selon moi, perverti le roman et l'histoire : le romancier s'est mis à faire des romans historiques, et l'historien des histoires romanesques. J'en parle avec un peu d'humeur, parce que moi, qui tant décris, aimai, chantai, vantai les vieux temples chrétiens, à force d'en entendre rabâcher, j'en meurs d'ennui : il me restoit pour dernière illusion une cathédrale ; on me la fait prendre en grippe.

Quand un auteur jouit d'une réputation générale dans son pays, quand cette réputation s'est soutenue pendant un grand nombre d'années, il n'appartient à personne, et surtout il n'appartient pas à un étranger, de contester les titres de cette réputation ; ils sont établis sur les bases les plus solides : le vrai génie de la langue, l'instinct national et le consentement de l'opinion. Cela suppose toujours des qualités du premier ordre.

Je me récuse donc comme juge de tel auteur anglois dont le mérite ne me paroît pas atteindre ce degré de supériorité qu'il a aux yeux de ses compatriotes. Si dans Walter Scott je suis obligé de passer souvent des conversations interminables ; si je n'y rencontre pas toujours cette nature choisie, cette perfection de scènes, cette originalité, ces pensées, ces traits que je trouve dans Manzoni et dans plusieurs de nos romanciers modernes, c'est ma faute. Mais un des grands mérites de Walter Scott à mes yeux, c'est de pouvoir être mis entre les mains de tout le monde : il faut de plus grands efforts de talent pour intéresser, en restant dans l'ordre, que pour plaire en passant toute mesure ; il est moins facile de régler le cœur que de le troubler.

Burke retint la politique de l'Angleterre dans le passé ; Walter Scott refoula les Anglois jusqu'au moyen âge : tout ce qu'on écrivit, fabriqua, bâtit, fut gothique : livres, meubles, maisons, églises, châteaux. Mais les lairds de la Grande Charte sont aujourd'hui des *fashionables* de Bond-Street ; race frivole qui campe dans des manoirs antiques, en attendant l'arrivée des deux grands barons modernes, l'égalité et la liberté, qui s'apprentent à les en chasser.

Walter Scott ne moule pas, comme Richardson, sur le type intérieur de l'homme ; il reproduit de préférence l'extérieur du personnage ; ses *fantaisies* ont un grand charme, témoin le portrait de la juive dans *Ivanhoe*.

« Rebecca montrait avec avantage sa taille, d'une proportion exquise, dans une espèce d'habillement oriental, à la mode des femmes de sa nation. Son turban de soie jaune seyoit à son teint rembruni. L'éclat

de ses yeux, l'arc superbe de ses sourcils, son nez aquilin parfaitement formé, ses dents aussi blanches que des perles, ses tresses noires, chacune roulée en spirale, tombant avec profusion sur son sein et son col de neige, comme une simarre de la plus riche soie de Perse, entremêlée de fleurs, tout cela composoit un ensemble de charmes qui ne le cédoit point aux agréables vierges dont la belle juive étoit entourée. Un corset d'or et de perles serroit la taille de Rebecca depuis la gorge jusqu'à la ceinture, s'entr'ouvroit dans la partie supérieure, et laissoit voir un collier de diamants orné de pendants d'un prix inestimable. Une plume d'autruche se rattachoit avec une agrafe de pierrierie au turban de la fille de Sion... elle ressembloit à l'épouse des cantiques : *The very bride of the canticles.* »

Fontanes, cet ami que je regretterai éternellement, me demandoit un jour pourquoi dans la race juive les femmes sont plus belles que les hommes : je lui en donnai une raison de poète et de chrétien. Les juives, lui dis-je, ont échappé à la malédiction dont leurs pères, leurs maris et leurs fils ont été frappés. On ne trouve aucune juive mêlée dans la foule des prêtres et du peuple qui insulta le Fils de l'Homme, le flagella, le couronna d'épines, lui fit subir les ignominies et les douleurs de la croix. Les femmes de la Judée crurent au Sauveur, l'aimèrent, le suivirent, l'assistèrent de leur bien, le soulagèrent dans ses afflictions. Une femme, à Béthanie, versa sur sa tête le nard précieux qu'elle portoit dans un vase d'albâtre ; la pécheresse répandit une huile de parfum sur ses pieds, et les essuya avec ses cheveux. Le Christ, à son tour, étendit sa miséricorde et sa grâce sur les juives ; il ressuscita le fils de la veuve de Naïm et le frère de Marthe ; il guérit la belle-mère de Simon et la femme qui toucha le bas de son vêtement : pour la Samaritaine il fut une source d'eau vive, un juge compatissant pour la femme adultère. Les filles de Jérusalem pleurèrent sur lui, les saintes femmes l'accompagnèrent au Calvaire, achevèrent du baume et des aromates, et le cherchèrent au sépulcre en pleurant : *Mulier, quid ploras?* Sa première apparition après sa résurrection fut à Madeleine ; elle ne le reconnoissoit pas ; mais il lui dit : « Marie ! » Au son de cette voix, les yeux de Madeleine s'ouvrirent, et elle répondit : « Mon maître ! » Le reflet de quelque beau rayon sera resté sur le front des juives.

Fontanes parut satisfait de ces raisons, concluantes en effet pour les *doctes sœurs*.

ÉCOLE DES LACS.

POÈTES DES CLASSES INDUSTRIELLES.

En même temps que le roman passoit à l'état *romantique*, la poésie subissoit une transformation semblable. Cowper abandonna l'école françoise pour faire revivre l'école nationale ; Burns, en Écosse, commença la même révolution. Après eux vinrent les restaurateurs des ballades : Coleridge, Wordsworth, Southey, Wilson, Campbell, Thomas Moore, Crabbe, Morgan, Rogers, Sheil, Hogg, ont amené cette poésie jusqu'à nos jours. *Gertrude of Wyoming* de Thomas Campbell, *Lalla-Rookh* de Thomas Moore, *Les Plaisirs de la Mémoire*, par Rogers, ont obtenu un grand succès. Plusieurs de ces poètes appartiennent à ce qu'on appeloit *lake school*, parce qu'ils demeuroient aux bords des lacs de Cumberland et de Westmoreland, et qu'ils les chantoient quelquefois.

Thomas Moore, Campbell, Rogers, Crabbe, Wordsworth, Southey, Hunt, Knowles, lord Holland, vivent encore pour l'honneur des lettres angloises ; mais il faut être né Anglois pour apprécier tout le mérite d'un genre intime de composition, qui se fait particulièrement sentir aux hommes du sol. Je ne sais s'il seroit possible de bien rendre en françois les *mélodies* de Thomas Moore, le barde d'Erin : appliquez cette remarque à ces petites pièces de poésie de noms divers qui charment l'esprit et l'oreille d'un Anglois, d'un Irlandois, d'un Écossois. Le lyrique Burns, dont Campbell a célébré la mort, et le chansonnier des matelots, sont des enfants de la terre britannique ; ils ne pourroient vivre dans leur énergie et leur grâce sous un autre soleil. Nous prétendons comprendre Anacréon et Catulle : je suis persuadé que la finesse attique et l'urbanité romaine nous échappent.

L'Angleterre a vu de temps en temps des poètes sortir des classes industrielles : Bloomfield, garçon cordonnier, est auteur du *Garçon de ferme* (*The Farmer's Boy*), poème dont la langue est extrêmement savante. Aujourd'hui c'est un forgeron qui brille : Vulcain étoit fils de Jupiter¹. Hogg, qui vient de mourir, le premier poète de l'Écosse après Burns, étoit un fermier. Nous avons aussi nos muses du peuple : je ne parlerai point de la belle Cordière et de Clémence de Bourges, parce qu'en dépit de leurs talents et de leurs noms elles étoient riches ; maître Adam, menuisier de Nevers, s'oppose mieux au cordonnier anglois. À présent même, J.-C. Jouvenot, *ancien artisan serrurier*, a donné

1. On peut lire dans un des numéros du *National* un article excellent sur ces auteurs anglois de la classe du peuple.

deux volumes de poèmes, de comédies et de tragédies. Reboul, boulanger à Nîmes, adresse à une mère ces stances d'une poétique et touchante inspiration :

L'ANGE ET L'ENFANT.

A UNE MÈRE.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant, qui me ressemble,
« Disoit-il, oh! viens avec moi :
« Viens, nous serons heureux ensemble,
« La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse;
« L'âme y souffre de ses plaisirs;
« Les cris de joie ont leur tristesse;
« Les voluptés ont leurs soupirs.

« Eh quoi! les chagrins, les alarmes
« Viendroient troubler ce front si pur,
« Et par l'amertume des larmes
« Se terniroient ces yeux d'azur!

« Non, non; dans les champs de l'espace
« Avec moi tu vas t'envoler;
« La Providence te fait grâce
« Des jours que tu devois couler. »

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles.....
Pauvre mère, ton fils est mort.

Si M. Reboul a pris femme parmi les filles de Cérès et que cette femme devienne sa muse, la France aura sa Fornarina.

Voici quelques vers d'un facteur de la poste aux lettres, au bureau de Poligny :

ÉLÉGIE AUX MANES DE MARIE GRAND.

Son aurore étoit belle; elle étoit à cet âge
Où l'aimable langueur qui pâlit le visage
Donne aux yeux tant de charme et parle à tant de cœurs!
Elle étoit à cet âge où l'on verse des pleurs.
O pleurs délicieux!..... Sa paupière arrosée

Payoit à la nature une douce rosée;
Déjà dans ses yeux bleus on voyoit chaque jour
Éclorre, puis mourir un beau rayon d'amour.

Elle étoit.
Tendre comme l'agneau qui bêle à la colline
Quand son dos caressant vers la brebis s'incline.
Hélas! tant de vertus ne devoient point finir.
Pourquoi n'en reste-t-il, hélas! qu'un souvenir?

Elle tendit les bras, et nos cœurs s'enlacèrent;
Nos soupirs confondus ensemble s'étouffèrent!
Cette heure si cruelle étoit pour nous des jours :
Cette heure vit encore, et je pleure toujours.

LA PRINCESSE CHARLOTTE. KNOX.

Je viens de nommer Hogg le dernier poète des chaumières des trois royaumes; je dirai quelques mots de la dernière muse des palais britanniques, afin qu'on voie tout mourir dans ce siècle de mort. La princesse Charlotte d'Angleterre a chanté les beautés de Claremont, en leur appliquant ces vers d'un grand poète :

To Claremont's terraced heights and Esher groves,
Where, in the sweet solitude, embraced
By the soft windings of the silent muse,
From courts and cities Charlotte finds repose :
Enchanting vale! beyond what'er the muse
Has of Achaia, of Hesperia sung.
O vale of bliss! O softly swelling hills,
On which the power of cultivation lies
And joys to see the wonders of this soil!

« Terrasses élevées de Claremont! bocages d'Esher! c'est dans votre paisible solitude que, bercée par les doux accents de sa muse modeste, Charlotte trouve le repos loin des cités et des cours! Vallon enchanteur! bien au-dessus de tout ce qu'ont célébré les chantres de la Grèce et de l'Ausonie! O vallée du bonheur! ô collines doucement inclinées, sur lesquelles le génie de la culture s'enorgueillit de voir éclore les merveilles de sa puissance ! »

Quand on voit cette reine présumée rêver si jeune et si heureuse dans les bocages d'Esher, on peut croire qu'elle eût descendu dans la tombe avec moins de peine du haut du trône d'Élisabeth que du

1. J'emprunte ce texte et cette traduction à une biographie nouvellement publiée.

haut des terrasses de Claremont. J'avois vu cette princesse enfant dans les bras de sa mère; je ne l'ai point retrouvée en 1822, à Windsor, auprès de son père. Ces vols, que la mort commet sans cesse au milieu de nous, nous surprennent toujours; mais qui sait si ce n'est pas par un effet de sa miséricorde que la Providence a retiré si tôt du monde la fille de Georges IV? Que de bonheur en apparence attendoit Marie-Antoinette, quand elle vint poser à Versailles, sur sa belle tête, la plus belle couronne du monde! Abreuvée d'outrages quelques années plus tard, elle ne trouvoit pas une voix en France qui dit: Paix à ses douleurs! L'auguste victime n'étoit chantée qu'en terre étrangère par des fugitifs ou par des étrangers: l'abbé Delille demandoit des expiations à sa lyre fidèle; Alfieri composoit l'admirable sonnet:

Regina sempre!

Knox pleuroit la captivité de la reine veuve et martyre:

If thy breast soft pity knows,
O! drop a tear with me;
Feel for th' unexampled woes
Of widow'd royalty.

Fallen, fallen from a throne!
Lo! beauty, grandeur, power;
Hark! 'tis a queen's, a mother's moan;
From yonder dismal tow'r,

I hear her say, or seem to say
« Ye who listen to my story,
Learn how transient beauty's day,
How unstable human glory! »

« Si ton sein connoît la douce pitié, oh! répands avec moi une larme! laisse-toi toucher par les malheurs sans exemple de la veuve royale.

« Tombée, tombée du trône! Regardez la beauté, la grandeur, la puissance! Écoutez! c'est le gémissément d'une reine, d'une mère: Là, du fond de cette affreuse tour,

« Je l'entends qui dit, ou qui semble dire: Vous qui prêtez l'oreille à mon histoire, apprenez combien est rapide le jour de la beauté, combien inconstante la gloire humaine! »

CHANSONS. LORD DORSET. BÉRANGER.

La chanson, aussi ancienne en Angleterre qu'elle l'est dans le royaume de saint Louis, a pris toutes les formes: elle se change en hymne pour la religion; elle reste chanson pour les mille riens et les mille accidents de la vie, gais ou tristes. *Les Marins* (The Seamen) de lord Dorset sont une composition d'une verve élégante. J'en prends la traduction littérale dans la poétique angloise de M. Hennet:

A vous, mesdames, qui êtes à présent sur terre,
Nous, qui sommes sur mer, nous écrivons;
Mais d'abord nous voudrions vous faire comprendre
Combien il est difficile d'écrire;
Tantôt les muses, et tantôt Neptune,
Nous devons implorer pour vous écrire
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Car les muses auroient beau nous être propices
Et remplir nos cerveaux vides,
Si le fier Neptune soulève le vent
Pour agiter la plaine azurée,
Nos papier, plume, encre, et nous,
Roulons avec le vaisseau sur la mer,
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Donc, si nous n'écrivons pas à chaque poste,
Ne nous accusez pas d'indifférence;
N'en concluez pas non plus que nos vaisseaux sont pris
Par les Hollandois ou par le vent:
Nous vous enverrons nos larmes par un chemin plus prompt;
Le flux vous les portera deux fois par jour
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Mais à présent nos craintes deviennent plus orageuses
Et renversent nos espérances,
Lorsque vous, sans égard pour nos maux,
Vous vous asseyez avec insouciance au spectacle,
Et permettez peut-être à quelque homme plus heureux
De vous baiser la main ou de jouer avec votre éventail
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Or maintenant que nous avons exprimé tout notre amour
Et en même temps toutes nos craintes,
Dans l'espoir que cette déclaration excitera
Quelque pitié pour nos pleurs,
Pussions-nous n'apprendre jamais d'inconstance;
Nous en avons assez sur mer,
Avec un fa, la, la, la, la, la.

Un couplet de l'original donnera l'idée du rythme :

And now we've told you all our loves
And likewise all our fears,
In hope this declaration moves
Some pity for our tears;
Let's hear of no inconstancy;
We have too much of that at sea
With a fa, la, la, la, la, la.

C'est la chanson française au xviii^e siècle.

Une très-jolie chansonnette, *Le Pigeon*, représente une jeune femme envoyant un message à son amant :

Why tarries my love,
Why tarries my love,
Why tarries my love from me?
Come hither, my dove,
I'll write to my love
And send him a letter by thee, etc.

Pourquoi tarde mon amour,
Pourquoi tarde mon amour,
Pourquoi tarde mon amour loin de moi?
Viens ici, ma colombe;
J'écrirai à mon amour,
Et lui enverrai la lettre par toi.

Je l'attacherai à ta patte,
Je l'attacherai à ta patte,
Je l'attacherai bien fort avec un ruban.
— Ah! non pas à ma patte,
Belle lady, je vous prie,
Mais attachez-la sous mon aile.

Elle mit à son cou,
Elle mit à son cou
Un grelot et un collier si jolis.
Elle attacha à son aile
Le rouleau avec un ruban,
Et le baisa, puis l'envoya dehors.

Le *God save the King*, le *Rule Britannia*, de Thomson, la ballade de Burns,

Scots, who have with Wallace bled.

Écossois, qui avez répandu votre sang avec Wallace, etc.,

doivent rester dans leur langue naturelle. On admire surtout de Burns les *Two dogs*, *Cottier's Saturday night* : il y a plusieurs chansons à

boire; quelques-unes décrivent des scènes de village. Toutes ces pièces, pleines d'*humour*, n'ont pas la verve des refrains de Desaugiers.

Mais si Thibaut, comte de Champagne, l'emporta sur tous les Thibauts anglais du xiii^e siècle, Béranger, dans le xix^e, laisse loin derrière lui tous les Bérangers de la Grande-Bretagne. L'art n'ôte rien au succès auprès de la foule quand il est réuni au vrai talent : les chansons de Béranger, composées avec le soin que Racine mettoit à ses vers, et qui sont, pour ainsi dire, travaillées à la loupe, sont descendues aux classes inférieures de la société; le peuple les a apprises par cœur, comme les écoliers apprennent le *récit de Thérèse*. Ainsi que La Fontaine dans la fable, Béranger dans la chanson s'élève au plus haut style. La popularité attachée à des vers de circonstance, à des moqueries spirituelles passera, mais des beautés supérieures resteront. On sent dans les ouvrages de Béranger, sous une surface de gaieté, un fond de tristesse qui tient à ce qu'il y a de sincère et de permanent dans l'âme humaine. Des couplets tels que ceux-ci seront de toutes les Frances futures et redits dans tous les temps :

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront : Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour, peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savoit-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimois.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile
De vos vieux ans charmera les douleurs,

A mon portrait quand votre main débile
 Chaque printemps suspendra quelques fleurs,
 Levez les yeux vers ce monde invisible
 Où pour toujours nous nous réunissons ;
 Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
 De votre ami répétez les chansons.

En sortant de Dieppe, le chemin qui conduit à Paris monte assez rapidement : à droite, sur la berge élevée, on voit le mur d'un cimetière ; le long de ce mur est établi un rouet de corderie. Un soir du dernier été, je me promenois sur ce chemin ; deux cordiers marchant parallèlement à reculons, et se balançant d'une jambe sur l'autre, chantoient ensemble à demi-voix. Je prêtai l'oreille ; ils en étoient à ce couplet du *Vieux Caporal* :

Qui là-bas sanglote et regarde ?
 Eh ! c'est la veuve du tambour.
 En Russie, à l'arrière-garde,
 J'ai porté son fils nuit et jour.
 Comme le père, enfant et femme
 Sans moi restoient sous les frimas.
 Elle va prier pour mon âme.
 Conscrits, au pas.
 Ne pleurez pas,
 Ne pleurez pas.
 Marchez au pas.
 Au pas, au pas, au pas, au pas !

Ces hommes prononçoient le refrain : *Conscrits, au pas. Ne pleurez pas..... Marchez au pas, au pas, au pas*, d'un ton si mâle et si pathétique, que les larmes me vinrent aux yeux : en marquant eux-mêmes le pas et en dévidant leur chanvre, ils avoient l'air de filer le dernier moment du *Vieux Caporal*. Qui leur avoit appris cette complainte ? Ce n'étoit pas assurément la littérature, la critique, l'admiration enseignée, tout ce qui sert au bruit et au renom ; mais un accent vrai, sorti de quelque part, étoit arrivé à leur âme du peuple. Je ne saurois dire tout ce qu'il y avoit dans cette gloire particulière à Béranger, dans cette gloire solitairement révélée par deux matelots qui chantoient, au soleil couchant, à la vue de la mer, la mort d'un soldat.

BEATTIE.

Burns, Mason, Cowper moururent pendant mon émigration à Londres avant 1800 et en 1800 ; ils finissoient le siècle : je le commen-

çois. Darwin et Beattie moururent deux ans après mon retour de l'exil.

Beattie avoit annoncé l'ère nouvelle de la lyre. *Le Minstrel*, ou le progrès du génie, est la peinture des premiers effets de la Muse sur un jeune barde, lequel ignore encore le génie dont il est tourmenté. Tantôt le poète futur va s'asseoir au bord de la mer pendant une tempête, tantôt il quitte les jeux du village pour écouter à l'écart et dans le lointain le son des musettes : le poème est écrit en stances rimées comme les vieilles ballades.

« Si je voulois invoquer une muse savante, mes doctes accords diroient ici quelle fut la destinée du *barde* dans les jours du vieux temps ; je le peindrois portant un cœur content sous de simples habits : on verroit ses cheveux flottants et sa barbe blanchie ; sa harpe modeste, seule compagne de son chemin, répondant aux soupirs des brises, seroit suspendue à ses épaules voûtées ; le vieillard, en marchant, chanteroit à demi-voix quelque refrain joyeux.

« Mais un pauvre *minstrel* inspire aujourd'hui mes vers. . . . Dans les siècles gothiques (comme les vieilles ballades le racontent) vivoit autrefois un berger. Ses ancêtres avoient peut-être habité une terre aimée des muses, les grottes de la Sicile ou les vallées de l'Arcadie ; mais, lui, il étoit né dans les contrées du Nord, chez une nation fameuse par ses chansons et par la beauté de ses vierges ; nation fière quoique modeste, innocente quoique libre, patiente dans le travail, ferme dans le péril, inébranlable dans sa foi, invincible sous les armes.

« Edwin n'étoit pas un enfant vulgaire : son œil sembloit souvent chargé d'une grave pensée ; il dédaignoit les hochets de son âge, hors un petit chalumeau, grossièrement façonné ; il étoit sensible, quoique sauvage, et gardoit le silence quand il étoit content ; il se monroit tour à tour plein de joie et de tristesse, sans qu'on en devinât la cause. Les voisins tressailloient et soupiroient à sa vue, et cependant le bénissoient. Aux uns il sembloit d'une intelligence merveilleuse ; aux autres il paroissoit insensé.

« Mais pourquoi dirois-je les yeux de son enfance ? Il ne se méloit point à la foule brillante de ses jeunes compagnons ; il aimoit à s'enfoncer dans la forêt, ou à s'égarer sur le sommet solitaire de la montagne. Souvent les détours d'un ruisseau sauvage conduisent ses pas à des bocages ignorés. Tantôt il descend au fond des précipices, du sommet desquels se penchent de vieux pins ; tantôt il gravit des cimes escarpées, où le torrent brille de rocher en rocher, où les eaux, les

forêts, les vents forment un concert immense, que l'écho grossit et porte jusqu'aux cieux.

« Quand l'aube commence à blanchir les airs, Edwin, assis au sommet de la colline, contemple au loin les nuages de pourpre, l'océan d'azur, les montagnes grisâtres, le lac qui brille foiblement parmi les bruyères vaporeuses, et la longue vallée étendue vers l'occident, où le jour lutte encore avec les ombres.

« Quelquefois, pendant les brouillards de l'automne, vous le verriez escalader le sommet des monts. O plaisir effrayant ! debout sur la pointe d'un roc, comme un matelot sauvé du naufrage sur une côte déserte, il aime à voir les vapeurs se rouler en vagues énormes, s'allonger sur les horizons, là se creuser en golfe, ici s'arrondir autour des montagnes. Du fond du gouffre, au-dessous de lui, la voix de la bergère et le bêlement des troupeaux remontent jusqu'à son oreille, à travers la brume épaissie.

« Le romanesque enfant sort de l'asile où il s'étoit mis à couvert des tièdes ondées du midi. Elle est passée la pluie de l'orage ; maintenant l'air est frais et parfumé. Dans l'orient obscur, déployant un arc immense, l'iris brille au soleil couchant. Jeune insensé qui croit pouvoir saisir le glorieux météore ! combien vaine est la course que ton ardeur a commencée ! La brillante apparition s'éloigne à mesure que tu la poursuis. Ah ! puisses-tu savoir qu'il en est ainsi dans la jeunesse, lorsque nous poursuivons les chimères de la vie.

« Quand la cloche du soir chargeoit de ses gémissements la brise solitaire, le jeune Edwin, marchant avec lenteur et prêtant une oreille attentive, se plongeait dans le fond des vallées ; tout autour de lui, il croyoit voir errer des convois funèbres, de pâles ombres, des fantômes traînant des chaînes ou de longs voiles ; mais bientôt ces bruits de la mort se perdoient dans le cri lugubre du hibou, ou dans les murmures du vent des nuits, qui ébranloit par intervalles les vieux dômes d'une église.

« Si la lune rougeâtre se penchoit à son couchant sur la mer mélancolique et sombre, Edwin alloit chercher les bords de ces sources inconnues où s'assembloient sur les bruyères les magiciennes des temps passés. Là, souvent le sommeil venoit le surprendre, et lui apportoit ses visions.

« Le songe a fui... Edwin, réveillé avec l'aurore, ouvre ses yeux enchantés sur les scènes du matin ; chaque zéphyr lui apporte mille sons délicieux ; on entend le bêlement du troupeau, le tintement de la

cloche de la brebis, le bourdonnement de l'abeille ; la cornemuse fait retentir les rochers, et se mêle au bruit sourd de l'Océan lointain qui bat ses rivages.

« Le chien de la cabane aboie en voyant passer le pèlerin matinal ; la laitière, couronnée de son vase, chante en descendant la colline ; le laboureur traverse les guérets en sifflant ; le lourd chariot crie en gravissant le sentier de la montagne ; le lièvre étonné sort des épis vacillants ; la perdrix s'élève sur son aile bruyante ; le ramier gémit dans son arbre solitaire, et l'alouette gazouille au-haut des airs.

« Quand la jeunesse du village danse au son du chalumeau, Edwin, assis à l'écart, se plaît à rêver au bruit de la musique. Oh ! comme alors tous les jeux bruyants semblent vains et tumultueux à son âme ! Céleste mélancolie, que sont près de toi les profanes plaisirs du vulgaire !

« Le chant fut le premier amour d'Edwin ; souvent la harpe de la montagne soupira sous sa main aventureuse, et la flûte plaintive gémit suspendue à son souffle. Sa muse, encore enfant, ignoroit l'art du poète, fruit du travail et du temps. Edwin atteignit pourtant cette perfection si rare, ainsi que mes vers le diront quelque jour. »

La citation est longue ; mais elle est importante pour l'histoire de la poésie : Beattie a parcouru la série entière des rêveries et des idées mélancoliques dont cent autres poètes se sont crus les *discoverers*. Beattie se proposoit de continuer son poème ; en effet, il en a écrit le second chant ; Edwin entend un soir une voix grave s'élevant du fond d'une vallée ; c'est celle d'un solitaire qui, après avoir connu les illusions du monde, s'est enseveli dans cette retraite, pour y recueillir son âme et chanter les merveilles du Créateur. Cet ermite instruit le jeune *minstrel*, et lui révèle le secret de son génie. L'idée étoit heureuse, mais l'exécution n'a pas répondu au bonheur de l'idée. Les dernières strophes du nouveau chant sont consacrées au souvenir d'un ami. Beattie étoit destiné à verser des larmes ; la mort de son fils brisa son cœur paternel : comme Ossian après la perte de son Oscar, il suspendit sa harpe aux branches d'un chêne. Peut-être le fils de Beattie étoit-il ce jeune *minstrel* qu'un père avoit chanté, et dont il ne voyoit plus les pas sur la montagne.